Exploration anthropologique du regard et de ce qu'il renvoie
Anthropological Exploration of the Gaze and Its Implications

Merad Chaouch Zineb
Algérie (Tlemcen) zmerad@yahoo.com

Reçue: 29-04-2025 Accepté: 03-12-2025 Publié :09-07-2026

Résumé :

Ce présent travail suggère une réflexion sur l'importance du regard et de la vision dans les civilisations aussi bien antiques que modernes à travers une approche méthodologique fondée sur un «brassage» de différentes sciences humaines contemporaines (anthropologie‹ études visuelles‹ histoire de l'art‹ neurosciences…). La problématique posée interroge la manière dont les conceptions du Voir influencent notre compréhension du monde, ainsi que la possibilité d'atteindre une perception objective face aux fluctuations culturelles, sociales et psychologiques. À travers une relecture de quelques textes fondateurs (comme ceux de Platon, d'Aristote …), à la lumière des théories contemporaines du regard, il s'agira de montrer comment les penseurs de l'antiquité appréhendaient la vision non comme une simple perception optique de l'œil, mais comme un acte profondément imprégné de sens, de pouvoir et d'intention. Les résultats mettent en évidence le rôle central du regard dans les pratiques rituelles, politiques et artistiques, en montrant que la vue, loin d'être neutre, a toujours participé à la construction de l'identité et à la médiation du sacré dans l'Antiquité.
Mots clés:Regard; Oeil;clichés; perception.

Abstract :

This work suggests a reflection on the importance of sight and vision in both ancient and modern civilizations through a methodological approach based on a mixing of various contemporary social sciences (anthropology, visual studies, art history, neuroscience, etc.).

The issue raised questions how conceptions of seeing influence our understanding of the world, as well as the possibility of achieving objective perception amidst cultural, social, and psychological fluctuations.

Through a re-reading of several foundational texts (such as those of Plato,

Aristotle, etc.), in light of contemporary theories of vision, the aim is to show how ancient thinkers approached vision not as a simple optical perception of the eye, but as an act deeply imbued with meaning, power, and intention.
The results highlight the central role of vision in ritual, political, and artistic practices, demonstrating that sight, far from being neutral, has always been involved in the construction of identity and the mediation of the sacred in antiquity.
Keywords :Gaze ; Eye ; Stereotypes ; Perception.

Auteur correspondent: nom comp let, E-mail:authorC@mail.com

Introduction

Depuis fort longtemps, on observe une recrudescence d'intérêt pour tout ce qui touche à la vue, au regard, à la vision dans les civilisations antiques. Ces visions ont petit à petit investi nombreuses disciplines dévoilant toutes les richesses face à la difficulté des conceptions anciennes du « voir ». Nourrie par les apports des sciences humaines en particulier, cette fascination ne cesse de se développer grâce à l'apport des sciences humaines contemporaines (dont l'anthropologie, l'histoire de l'art, les études visuelles, la psychologie, les études littéraires, les neurosciences…). Ces sciences ont permis une relecture des textes et des images de l'antiquité à la lumière desthéories modernes du regard, du spectacle et de la perception si bien que voir , devient un terrain de recherche riche où passé et présent dialoguent étroitement faisant de cette fonction perceptive un objet d'étude à questionner et à développer . En effet dès 1988, le chercheur Gérard Simon a traité de cette question dans son ouvrage *Le Regard, l'être et l'apparence* dans l'optique de l'antiquité où il approcha les Grecs dans leur vision d'optique. Son traité posait les bases d'une réflexion originale sur la façon dont les anciens pouvaient concevoir la vision. Tout en appuyant le fait qu'une théorie de la vision n'est nullement neutre, il assurait que l'observateur joue un rôle considérable dans ce processus.

Néanmoins beaucoup de questions liées à cette perception, se posent à nous et on se demande comment cette impression visuelle peut changer notre compréhension du monde, et dans quelle mesure les

expériences individuelles vont-elles aussi influencer ce que nous pensons être réel ou pas ? Comment les disparités culturelles, sociales ou psychologiques forgent-elles la manière dont nous percevons les mêmes phénomènes ou objets, et peut-on véritablement parvenir à une perception objective tout en sachant que des lectures refaites des œuvres de Platon, d'Aristote ou de Plotin, par exemple, montrent que leurs réflexions vont bien au-delà d'une simple mécanique de l'œil : elles posent la question même de l'acte de voir ?

Un renouveau offre la possibilité au regard d'aller au-delà du voir grâce à des disciplines comme l'anthropologie et les visuel-studies, qui ont permis de croiser les savoirs, d'introduire de nouveaux outils, et d'enrichir les problématiques. Dans les années 1990 déjà, certains chercheurs ont montré, à travers l'exemple de la Grèce antique, que le regard jouait un rôle clé dans la perception du divin, dans les rituels ou dans la construction de l'identité. Aujourd'hui, des notions venues du monde anglo-saxon, comme le gaze (le regard en tant qu'acte), le frame (le cadrage) ou le display (l'exposition ou la mise en scène), nous permettent de mieux penser les interactions entre vision, pouvoir et société, y compris dans les sociétés anciennes.

Il ne s'agit pas, bien sûr, de projeter sur l'antiquité des concepts conçus pour analyser notre monde moderne, mais plutôt de voir ce que ces approches croisées peuvent révéler d'inattendu. Comment les anciens construisaient-ils un spectacle ? Quel rôle jouait le regard dans les espaces sacrés, politiques ou artistiques ? Autant de questions qui désignent aujourd'hui un nouveau champ de recherche, passionnant et en pleine expansion. Parmi les diverses recherches établies, celle du regard comme objet d'étude singulier s'impose, à la fois superficiel et profond, tant il révèle, au-delà des mots, des vérités enfouies, des émotions ressenties, des tensions invisibles mais palpables. Plus qu'un outil de communication non verbale, le regard devient un langage en soi, ayant la capacité de caresser ou de heurter, de réconforter ou d'inquiéter.

1.2 Le regard qui réchauffe et qui glace à la fois

Merad Chaouch Zineb

On dit de ces yeux qui portent le regard, qu'ils ne mentent pas. Mieux encore on dit aussi du regard quil est le miroir de l'âme. Mais que peut-il se passer quand deux regards se croisent, s'affrontent, se valorisent, se dévalorisent ?

On fait aussi mention du regard comme ayant le pouvoir de glacer, de consumer ou alors d'enflammer, dans ce cas, comment une simple étincelle pupillaire peut-elle autant nous consumer ou nous transfigurer, nous élever ou nous brûler ? Ainsi le mystère du regard réside dans cette incroyable relation de dualité dont la puissance surnaturelle parfois transperce l'âme de l'observé en brisant les frontières entre l'invisible et le visible.

Dans le regard de l'enfant nouveau-né, le monde se reflète sans être interprété. Ce dernier capte la lumière, les formes, les couleurs, avec une innocence émerveillée car tout est mystère à décrypter, énigme à élucider.

Le regard, alors, ne juge pas : il accueille, il s'étonne, il s'emplit de ce qui l'entoure, de ce qu'il découvre. Ensuite arrive l'âge des questions et le regard s'anime, s'enflamme à le recherche du sens des choses qui meublent sa vie, il va alors explorer, questionner, chercher inlassablement si bien que chaque détail sera un point à éclaircir.

À l'âge adulte, le regard se sculpte. Il n'est plus seulement réceptacle, mais projecteur. Il choisit, il prend, il rejette, il peut se charger d'intentions, de projets, de passions mais aussi se durcir et se voiler du reste du monde qui l'a vu naitre. Il cherche moins à voir qu'à posséder, moins à contempler qu'à agir. Dépassant l'émerveillement, le monde devient malheureusement pour lui, un champ de bataille, de conquête.

Puis les yeux, chargés de mémoires, de souvenirs, de questions sans réponses, se tournent de l'exterieur vers l'interieur. On y lit beaucoup de choses : des paysages traversés, des visages aimés, des regrets, des déceptions accumulées, de la sérénité conquise ...Et si le monde extérieur se déteint petit à petit, le monde intérieur prend de l'ampleur en illuminant son environnement à travers ce même regard.

Exploration anthropologique du regard et de ce qu'il renvoie

Et voilà qu'un jour, le regard se détache. Il n'est plus tout à fait le même : évasif, lointain, commençant son voyage vers l'invisible. Il se fait léger, transparent, presque absent.

Peut-être contemple-t-il déjà ce que les vivants ne peuvent voir. Peut-être s'apaise-t-il enfin, libéré du poids des images, prêt à se fondre dans la lumière qui l'a si longtemps ébloui.

D'un regard qui s'ouvre, à un regard qui se ferme, d'un regard respirant la vie à un autre aspirant l'éternité. Entre les deux, il y a toute la beauté, toute la douleur, toute la grâce d'exister. C'est dans ce mouvement cyclique, de l'éveil à la lumière jusqu'à l'effacement dans la lumière, que s'inscrit toute la densité existentielle du regard et que s'écrit toute la condition humaine. C'est dans cette tension qui peut-être poétique, philosophique, symbolique ou autres que nous rentrons en relation avec le monde, avec l'autre et enfin avec nous-mêmes. C'est pourquoi nous allons nous demander dès lors, comment le regard deviendrait-il une traversée existentielle, à la fois empreinte du visible et ouverture sur (et vers) l'invisible ? Et comment cette interminable métamorphose du regard, de la naissance à la mort, reflèterait-elle la façon dont nous investissons, percevons ou concevons notre rapport au monde et à la vie ?

Ainsi, ce travail se propose d'explorer les différents âges du regard (regard enfantin, regard adulte, regard de la fin) comme une écriture de soi, une trace sensible de la conscience, un lien entre le visible et l'invisible, entre la mémoire et le devenir mais aussi comme un fait anthropologique significatif des cultures.

Le regard, alors, ne juge pas : il accueille, il s'étonne, il s'emplit de ce qui l'entoure, de ce qu'il découvre. Ensuite arrive l'âge des questions et le regard s'anime, s'enflamme à le recherche du sens des choses qui meublent sa vie, il va alors explorer, questionner, chercher inlassablement si bien que chaque détail sera un point à éclaircir.

En plus du regard qui peut glacer il y a celui qui peut être porteur de maléfices

2.2Anthropologie du regard malveillant et croyances:

Le regard porte l'œil en lui attribuant tous les pouvoirs. Dépassant sa fonction d'organe de perception ; il devient un porteur de pouvoirs multiples, chargé d'aspirations profondes, de volontés constructives ou destructives, d'envies. À travers ce fameux regard, l'œil va s'investir d'un pouvoir d'atteinte, de séduction, de malédiction, de blessure et nombreuses sont les cultures qui désignent le regard comme un mystérieux « projectile » ayant la capacité d'altérer la réalité de l'autre. L'œil va porter ce regard où se projettent les interprétations sociales, magiques ou maléfiques partagées entre un regard d'amour, de haine, d' « envoûtements »...dans ce cas précis on parlera de l'œil du sort, l'œil du destin ou le mauvais œil, concentrant en lui une pression symbolique qui va modifier cette vision en une action décisive et parfois « existentielle ».

Aussi, étant présente dans différentes cultures à l'échelle mondiale, la croyance au mauvais œil repose sur la conception qui sous-entend qu'un regard jaloux ou désobligeant peut entrainer malheur, une maladie ou tout simplement une atteinte au sein d'une famille ou autres. Du malocchio en Italie, au nazar en Indes en traversant la méditerranée pour nous arrêter au monde arabe avec le principe d'al 'ayn (aussi l'ayin hara' chez les juifs)… les maléfices du regard constituent une peur universelle, accompagnés parfois de pratiques, de rites protecteurs, d'amulettes, de formules apotropaïques visant la protection de l'individu. Outre la portée superstitieuse et en l'absence même de croyances claires en ses pouvoirs, le mauvais œil exerce une fonction sociale essentielle.

Dans la Sourate 113 سورة الفلق sourate « Aurore »,

بِسْمِ ٱللَّهِ ٱلرَّحْمَـٰنِ ٱلرَّحِيمِ

١. قُلْ أَعُوذُ بِرَبِّ ٱلْفَلَقِ ٢. مِن شَرِّ مَا خَلَقَ ٣. وَمِن شَرِّ غَاسِقٍ إِذَا وَقَبَ ٤. وَمِن شَرِّ ٱلنَّفَّـٰثَـٰتِ فِى ٱلْعُقَدِ ٥ . وَمِن شَرِّ حَاسِدٍ إِذَا حَسَدَ

Exploration anthropologique du regard et de ce qu'il renvoie

Dis : Je cherche la protection du seigneur de l'aube contre le mal qu'il a créé ;contre le mal de l'obscurité ;contre le mal de celles qui soufflent sur les nœuds ;contre le mal de l'envieux, lorsqu'il porte envie. »

Le mauvais œil peut aussi atteindre (selon les croyances maghrébines) certaines personnes qui parlent de manière exagérée de leur opulence, de leur grand bonheur, c'est pourquoi, il est souvent conseillé de réciter des invocations pour conjurer le mauvais sort :

« بِسْمِ اللَّهِ الَّذِي لَا يَضُرُّ مَعَ اسْمِهِ شَيْءٌ فِي الْأَرْضِ وَلَا فِي السَّمَاءِ وَهُوَ السَّمِيعُ الْعَلِيمُ »

Traduction : « Au nom d'Allah, celui dont le nom, lorsqu'il est mentionné, ne peut causer aucun mal dans les cieux et sur la terre, et il est celui qui entend tout et sait tout. »

Pour mieux approcher ce concept, en arabe classique, on parle de '*ayn* dans le sens de « œil » comme organe, ou alors comme « source d'eau » et «donner le mauvais œil ». Quand on dit de quelqu'un qu'il est *ma'īn* ou *ma'yūn*, cela indique qu'il est frappé par le mauvais œil. Celui qui donne le mauvais œil est nommé *mi'yān* et '*ayūn* (Lisan Al 'Arab). En dialectal algérien le mauvais œil indique la même chose qu'en arabe classique. Cependant, celui qui est victime du mauvais œil est appelé *m'iyyin* ; et on le désigne en signalant que *fīh el-'īn* (il a l' œil) ou *medrūb be el-'ayn* (frappé par l'œil). On dit aussi dans les croyances de certaines société (dont les sociétés maghrébines) que certains individus portent en eux le mauvais œil (*mi'yān*), on dit aussi de ceux-là que leur « œil est laid » ou alors « son œil n'est pas bon ».

Pour conclure sur ce point nous dirons que dans la tradition islamique, le mauvais œil *(« ʿayn »)* signale l'effet nuisible et dangereux du regard de l'envieux sur l'objet ou les personnes enviées. Selon le Coran (113:5)(وَمِن شَرِّ حَاسِدٍ إِذَا حَسَد») et de nombreux hadiths authentiques, le mauvais œil existe jusqu'au point de provoquer des situations désastreuses donnant naissance à un phénomène où l'admiration suscite un état psychologique néfaste qui, par le regard, transmet une « toxine » invisible à la victime (certes, il ne faut

pas faire d'amalgame non plus : tous les jaloux ne jettent pas forcément le mauvais œil… ils se contentent parfois d'envier en toute innocence !) .

Le traitement recommandé est le plus souvent basé sur des pratiques spirituelles comme l'exorcisme (par récitation de versets coraniques en commençant par des sourates protectrices) et certains rituelles. Ces procédés ne contredisent pas la confiance en Dieu mais correspondent à un usage des moyens légitimes recommandés par la tradition prophétique[1]. Les ulémas, dont Ibn al-Qayyim et Cheikh al-Outhaymine, insistent sur l'importance de la protection spirituelle quotidienne et la foi pour se prémunir contre ces atteintes invisibles, perçues comme des prolongements des tensions sociales et psychiques.

3.2 Le regard et les représentations autour des enjeux sociaux-culturels

L'ouverture des yeux du nouveau-né et la fermeture des paupières du défunt sont deux mécanismes qui‹ au-delà du facteur biologique‹ révèlent un sens infini. En effet, les premiers pas dans ce monde sont caractérisés par ce regard éblouissant sur l'environnement, ce regard explorateur que la mort va sceller peut-être à la clôture des paupières. Ce passage entre la « lumière » et l'« obscurité » symbolise un changement radical, aussi bien dans la vision de l'existence que dans les représentations culturelles qui en découlent.

Dans un point de vue physiologique, l'ouverture des yeux représente une phase essentielle dans l'évolution du nouveau-né qui, dès sa naissance frémit aux premiers rayons de soleil par exemple, et commence déjà à construire ses premiers contacts avec son entourage, notamment à travers le premier canal[2] qui est le regard. Cette première approche visuelle va

---

[1]Ces techniques, bien que nombreuses et riches d'instructions, ne seront pas développés dans ce présent travail car ils mériteraient une étude plus approfondie, que je réserverais pour une recherche ultérieure, l'objet de cet article portant sur un autre aspect.

[2]Notamment dans la mesure où il devient un outil de propagation d'informations, d'émotions profondes ou de vision entre celui qui observe et ce qu'il observe. Comme n'importe quel autre canal qui fait passer des messages ou des informations le regard aussi va véhiculer des intentions, des sensations, des pensées …Il est un moyen de communication non-verbale. Il devient un vecteur d'échange, souvent chargé de sens et de subtilité, dans les relations humaines.

ébranler son petit monde, (là, on se rend compte à quel point il est important de voir) elle est capitale quant à la constitution des liens affectifs, comme nous le voyons dans la théorie de l'attachement qui trace cette dimension spécifique qui existe entre les humains dans toute relation affective. La relation d'attachement est un support indispensable à l'évolution mentale, sociale, émotionnelle …du tout jeune enfant[3]. L'attachement est indispensable pour la croissance aussi bien physique que mentale de l'enfant, qui à travers ses premiers échanges visuels entre petit à petit dans la société, s'appropriant les premières émotions, les premières interactions humaines. En revanche, au moment de la mort, la fermeture des yeux va traduire la perte de conscience face à un arrêt de toute activité vitale. Cette mutation biologique est souvent suivie d'un geste rituel qui est celui de clore les paupières du défunt, geste symbolisant le passage d'un monde vers un autre.

Ainsi, nous notons que la vision (liée à la profondeur du regard) a toujours été assimilée à la connaissance, à la conscience même. Platon, dans son allégorie de la Caverne, associe la lumière à la vérité et les ténèbres à l'ignorance, reliant ainsi la vision à l'accès au savoir. Ainsi, si la coutume philosophique, depuis Platon, établit une relation essentielle entre vision et connaissance (et où la lumière guide vers la vérité et les ténèbres vers le flou de l'illusion) dans une dialectique qui de nos jours prend une forme nouvelle. En effet, dans leur essai, *Le mythe de la Caverneaujourd'hui*, Rémi Astruc et Alexandre Georgandas exploitent justement le thème de la caverne platonicienne comme une puissante métaphore pour interpréter la condition contemporaine, particulièrement à travers la question du regard. Ils décrivent les sociétés actuelles comme « hyperconnectées » dans une vaste caverne numérique où les écrans deviennent des parois obscures sur lesquelles se projettent en permanence des ombres. Ces flux d'images, d'informations et de récits que les plateformes numériques nous présentent

---

[3]Cette théorie a été initiée par le psychanalyste John Bowlby, d'où le mot en anglais caregiver qu'on retrouve dans les textes en français aussi.

comme réalité piègent le regard humain qui capte de manière déformée la vérité absolue. On y aborde ce nouveau regard qui s'organise autour des mécanismes sous-jacents mais puissants : les réseaux sociaux jouant le rôle de ces anciens murs porteurs d'ombres (dans la caverne de Platon) façonnant en sourdine ce que les innombrables paires d'yeux perçoivent comme étant réel. Cette machination très subtile du regard entraîne une crise profonde de la perception, où le vrai se confond au faux, l'important au trivial dans une réalité imperceptible. Plus inquiétant encore, ils montrent comment ce système produit un regard addictif, toujours avide de nouvelles stimulations visuelles, mais de moins en moins capable de discernement.

La force de leur analyse réside dans l'exploration des conséquences existentielles de cette nouvelle caverne. Notre regard, autrefois,fenêtre sur le monde, s'enfermerait aujourd'hui dans un circuit où nous ne voyons plus que ce que nous diffusent les « machines ». Les auteurs soulignent le paradoxe d'une époque où jamais les humains n'ont eu accès à autant d'images, et pourtant jamais leur regard n'a été aussi conditionné, aussi facilement manipulable (aussi manipulé). Cette « dépossession » du regard entraînerait une véritable détérioration de notre capacité à voir (à discerner même) le monde et son environnement.

Devant ce sombre constat, il est émis une possible libération du regard, en justifiant la figure platonicienne du philosophe qui, par l'exercice critique et la confrontation au réel, retrouve la capacité de voir au-delà des illusions. C'est ainsi que sur une touche à la fois dramatique et optimiste, cette « caverne numérique » est plus séduisante et enveloppante que jamais, la possibilité d'en sortir par un regard authentique, conscient et libéré demeure. Elle exige un effort que peu sont prêts à consentir. Cette tension entre regard aliéné et regard libérateur, entre vision captive et vision émancipatrice, trouve d'ailleurs des échos profonds dans l'histoire de la philosophie.

Descartes, à son tour fait de cette perception une preuve de l'existence dans son cogito, s'en suivra bien plus tard Sartre, qui démontrera à partir de

son œuvre *L'Être et le Néant,* que le regard pourrait construire l'identité de l'être humain car si l'individu n'est pas vu, s'il ne voit pas ; il pourrait cesser d'être. Plus qu'un sens organique, l'œil qui délivre le regard devient un critère essentiel de l'existence humaine et de l'inscription dans le monde réel. Sartre accorde une place centrale au regard d'autrui. Selon lui, lorsque quelqu'un me regarde, je passe du statut de sujet libre à celui d'objet perçu par autrui, ce qui génère une tension fondamentale. Ce regard me fige dans une identité (par exemple, la honte naît quand je me sens jugé), m'aliène et transforme ma relation au monde. Pour Sartre, les consciences sont en perpétuel conflit, chacune cherchant à dominer l'autre par son regard, révélant ainsi que l'existence humaine est marquée par une lutte pour la reconnaissance et la liberté.

En revanche, Descartes, dans des œuvres comme *Les Méditations métaphysiques*, aborde la perception et la connaissance sous un angle bien différent. Sa philosophie dualiste (séparation corps/esprit) et sa méthode du doute radical aboutissent au cogito (Je pense, donc je suis) qui est l'argument d'une certitude individuelle. Contrairement à Sartre, Descartes ne développe pas de théorie du regard ou de l'intersubjectivité : autrui n'est pas un thème central dans sa pensée, ce qui privilégie l'introspection et la raison solitaire. Ainsi, tandis que Sartre analyse le regard comme un enjeu de pouvoir et de conscience, Descartes s'intéresse davantage à la certitude de soi et aux fondements de la connaissance.

En anthropologie, le regard désigne le recul ou l'implication du chercheur face à l'altérité et la manière dont il perçoit, interprète et (se) représente les sociétés étudiées. Ce regard-là ne peut être neutre, puisqu'il est imprégné par la culture, la vision, l'histoire et les valeurs de l'observateur lui imposant (en dépit de tout) une prise de recul constante , car l'anthropologue doit interroger ses propres biais et reconnaître que son observation modifie, en partie, ce qu'il étudie. Ainsi, le regard anthropologique tergiverse entre distance critique et implication empathique, cherchant toujours à comprendre l'autre sans le réduire à un

simple objet d'analyse, mais en le replaçant dans la complexité de ses pratiques, croyances et relations sociales.

L'anthropologie aborde aussi le regard dans les rites de passage car il symbolise à la fois le contrôle social, la reconnaissance collective et la transformation identitaire. Lors de la transition d'un état vers un autre durant des moments importants de la vie de l'individu (séparation, transition et réintégration), le regard des autres membres du groupe agit comme un miroir qui confirme le changement de statut de l'individu. Il peut être bienveillant ou scrutateur, initiatique ou excluant, selon les cultures et les contextes rituels.

Le regard peut aussi devenir un outil de reconnaissance sociale et un transmetteur de culture mettant en lumière les normes, les valeurs et les hiérarchies implicites au sein du groupe. Mais au-delà de cette fonction sociale et relationnelle, il s'inscrit également dans un profond registre symbolique qui apparait notamment dans les rituels liés à la mort, où il acquiert une portée quasi universelle en tant que marqueur de passage entre les deux passages existentiels de l'être , à savoir la vie et la mort . C'est ainsi que cette symbolique du regard se prolonge également dans les pratiques funéraires pour jouer un rôle tout aussi signifiant. Il faut certes le souligner : dans diverses cultures, la fermeture des yeux du défunt est un mouvement automatique presque codifié, qui représente la disjonction marquant une coupure entre le monde des vivants et celui des morts.

Les Égyptiens, durant la période des pharaons dans leurs représentations funéraires montraient souvent les défunts avec les yeux ouverts, signe d'une conscience perpétuelle dans l'au-delà mais à l'inverse de cela, dans les traditions chrétiennes et musulmanes, fermer les paupières du mort peut désigner le fait de le soustraire manifestement au regard des vivants en signifiant son départ vers une autre dimension. C'est pourquoi nous pouvons qualifier le regard comme étant un lien entre le monde terrestre et cet autre, imperceptible. Quant à la vision, elle pourrait signifier une rupture plutôt qu'une continuité consciente.

Exploration anthropologique du regard et de ce qu'il renvoie

Ces différences reflètent des conceptions distinctes de la mort et de l'au-delà, mais dans les deux cas, le regard est perçu comme un symbole qui relie e visible à l'invisible, le terrestre au spirituel. En conséquence, nous remarquons à quel point les rituels funéraires et les représentations de la mort sont profondément ancrés dans les croyances et les valeurs de toute culture avec une impression que voir serait synonyme de présence, et ne plus voir, celui de l'effacement, voire l'absolu évanouissement. En parallèle on dit du non-voyant qu'il ne voit pas, pourtant, il a des facultés, une profonde réceptivité aussi, lui permettant de sentir l'imperceptible. Donc quelle est l'ampleur de ce regard qui possède en occurrence une capacité sociale inouïe ? La perception de l'imperceptible est-elle une forme de "regard intérieur" ? Comment fonctionne le regard en l'absence de vision ?

Nous pouvons répondre à ces questionnements en admettant que l'idée de l'imperceptible renvoie à des réalités qui, bien qu'échappant aux sens physiques, peuvent s'apparenter aux mécanismes des croyances et des pratiques culturelles. Dans une perspective anthropologique, il est ainsi possible d'associer cette notion à des concepts tels que l'intuition, la spiritualité, ou d'autres dimensions similaires. Guenancia dira : « c'est l'esprit qui voit et non pas l'œil » (Pierre Guenancia , 2009 : 237) Le regard intérieur qui pourrait être celui de l'âme, de l'esprit ou du cœur, deviendrait alors une forme de sensation culturellement construite, où l'être humain arrive à voir au-delà du visible, voire du perceptible grâce à différents concepts partagés par la société toute entière (mythes, rituels, traditions, symboles, croyances …). La perception de l'imperceptible devient alors une «œuvre » sociale, symbolique, ancrée dans des constructions sociétales et culturelles partagées. Et si nous devons parler du regard en l'absence de vision physique, il prendra d'autres configurations car les non-voyants sont considérés comme ayant un « regard » particulier, parfois perçu comme plus profond ou tout simplement spirituel. Il devient métaphorique selon l'expression «regard de l'esprit », qui renvoie à la capacité de visualiser mentalement ou de comprendre intuitivement. En anthropologie, on

pourrait explorer comment les sociétés intègrent et valorisent ces formes alternatives de perception, et comment elles attribuent du sens à des expériences qui dépassent la vision physique. Par exemple, dans les rituels ou les états de transe, le regard peut être détaché de la vision pour devenir un outil de connexion avec des réalités invisibles :« Le regard n'a d'ailleurs pas de lien privilégié avec la vue, il ne passe pas nécessairement par le canal des yeux, le médium est relativement indifférent dès lors que le regard est regard de l'esprit, tourné vers une réalité représentée, dirigée vers ce qui ne se voit pas – envers du décor, envers du visible. Aussi peut-on parler de regard pour toute « choses » et pas seulement dans le domaine esthétique dont on arguera le caractère « gratuit » et l'irréalité reconnue pour y circonscrire la sphère du regard ».(Pierre Guenancia , 2009 : 236.)Une approche anthropologique du regard permet de dépasser sa dimension biologique pour explorer ses dimensions culturelles, sociales et symboliques. Il est alors compris comme un phénomène complexe, à la fois individuel et collectif, qui façonne (et se façonne) par les contextes culturels dans lesquels il s'inscrit.

Erving Goffman a montré que la reconnaissance sociale passe inévitablement par des échanges dans les regards (confirmant une réciprocité) : être vu, c'est être reconnu au sein de son environnement. Le nouveau-né qui voit tous les regards de son entourage, commence à vivre, à se révéler au monde en tant qu'individu social, alors que le défunt, dont les yeux se sont clos, quitte irrémédiablement l'espace des interactions humaines. Cette distinction marque la portée exceptionnelle du regard dans la construction du lien social : il est l'agent d'intégration, de dialogue qui va assurer la sociabilité de l'individu.

Lacan brouille un peu le sens dans le développement de certaines de ses théories en évoquant le principe du miroir par rapport au regard. Au début, le regard était important dans ses théories en relation avec le stade du miroir, où le sujet semble atteindre un sentiment de maîtrise en se considérant comme un ego idéal. En se voyant dans un miroir, l'individu se confectionne un modèle d'image parfaite de lui-même, qui deviendra une

référence vers laquelle il reviendra perpétuellement. Cette dernière se stabilisera dans son imaginaire, elle sera complétée même par des idéaux créant des relations narcissiques mais cette représentation qu'il a de lui-même peut ne rien révéler de la réalité le plongeant dans un monde de rêves et de désirs complètement loin de la vérité.

Il parle donc de deux formes de regard :

-celui de l'œil, que nous pensons contrôler.

-celui qui représente la sensation étrange d'être observé par ce que nous regardons.

L'exemple de Lacan est le tableau *Les Ambassadeurs de Holbein,* où un crâne caché n'apparait visiblement qu'à partir d'un angle distinctif. Cette illusion d'optique « suppose » que le sujet sur lequel notre vision est orientée peut nous regarder en retour, nous confrontant ainsi à notre propre néant. .

Pour Goffman, être vu sous-entend le fait d'être perçu physiquement ; cela implique une reconnaissance mutuelle qui légitime l'appartenance à un groupe, un environnement, une société. L'échange de regards est un moyen fondamental par lequel nous nous affirmons en tant qu'êtres sociaux. Il joue un rôle clé dans la gestion des impressions que nous donnons aux autres et dans la confirmation de notre statut au sein du milieu dans lequel nous vivons.

De ce fait, cette première phase qui est celle du regard, va soutenir l'existence humaine dans tout son parcours puisqu'il marque symboliquement l'entrée dans la vie et le départ vers l'inconnu. Cette dynamique du regard, dans l'entrelacement de la biologie, de la philosophie, de l'anthropologie et de la sociologie, illustre à quel point la vue est bien plus qu'un simple sens : elle est un passage inévitable par lequel l'être humain passe pour qu'il soit inscrit dans l'ordre du vivant.

Nous oscillons sans arrêt les yeux sur des réalités, des êtres, parmi lesquels se trouvent d'abord ceux qui nous ressemblent puis ceux qui ne se calquent pas à notre image et qui ont un regard différent du nôtre. Ils ne se

calquent pas à notre image pourtant ils existent aussi, donc vivre c'est aussi regarder l'autre en se regardant soi-même. Mais, en regardant l'autre, comment le voyons-nous, est-ce que nous le voyons réellement ? Tout regard n'est-il pas d'abord une expression de l'œil, ensuite une attitude corporelle face à d'autres corps, face aussi à notre propre esprit ?

Les penseurs, les philosophes, les artistes… ces esprits sensibles, dotés d'une âme profonde corroborent que l'art est avant tout le regard que nous pouvons porter sur la vie, ils questionnent et réinventent le monde. Les photographes en particulier, symbolisent cette « exploration » du regard qui capture ce furtif pour l'éterniser à partir d'une simple prise qui sous-entend une prise de position, une orientation, la marque indélébile et subjective d'une culture.

3. Le regard autour des constructions sociales et des pouvoirs

1.3Entrelacs de deux regards:

Pour concevoir le regard comme concept théorique, il est important de se référer à Michel Foucault et Jacques Lacan. Foucault, dans *Surveiller et Punir*, parle de la relation entre le regard, le pouvoir et le savoir, en examinant la structure du panoptique. Ce modèle permet au surveillant de contrôler tous les prisonniers sans qu'ils sachent qu'ils sont observés, symbolisant un système de surveillance et de domination extrême. Le Panoptisme souligne un rapport de pouvoir où celui qui regarde exerce un contrôle sur celui qui est observé. De façon similaire, les femmes assimilent l'oppression du regard qui les scrute dans les médias et la société. Toutefois, bien que Foucault mette en lumière le pouvoir du regard, il ne prend pas en compte la place du désir dans cette dynamique.

Sachant que le regard a toujours été un geste fondateur dans les relations entre les hommes, il dépasse un simple acte perceptif pour assurer le pouvoir, la reconnaissance et la domination de ce dernier. Ainsi pour comprendre le regard, nous interrogerons notre rapport au monde et aux autres.

Le regard humain n'est jamais neutre ; il est culturellement, biologiquement et philosophiquement façonné. Dans une approche

classique reçue de la philosophie existentialiste (Sartre, Merleau-Ponty), le regard est pouvoir, ce qui sous-entend que regarder c'est investir l'autre de sa propre signification. Dans cette vision, le regard masculin s'est historiquement imposé comme un mode de perception dominant. En philosophie critique et en sciences sociales (notamment avec Laura Mulvey en études cinématographiques), on parle de « male gaze ». Ce même regard masculin « façonne »les représentations en faisant de la femme un objet de désir, réduit à un aspect extérieur .

Ainsi, ce regard s'active en captant, en évaluant, en jugeant, pour enfin inscrire le corps féminin dans une relation possessive symbolique.

Néanmoins la pensée contemporaine sur le regard féminin propose une perspective où l'autre n'est pas un objet mais un sujet à part entière ce qui amène le regard à privilégier l'estime, la reconnaissance et la réciprocité. Il cherche moins à capturer qu'à comprendre, moins à dominer qu'à pénétrer dans l'expérience de l'autre. Ce qui, dans un point de vue scientifique donne lieu à des manières distinctes de percevoir les choses, même si ces différences sont amplifiées par la culture.

En interpellant les visions philosophiques et scientifiques, nous interrogerons la manière dont les modalités masculines et féminines du regard modulent notre perception de l'autre et du monde.

Nous pourrons dire ainsi que :

-Le regard masculin traditionnel est plus orienté vers l'extériorité, la forme, et l'appropriation.

-Le regard féminin, quant à lui, tend vers l'intériorité, la relation, et l'identification émotionnelle.

Ces différences, quant à elles, ne sont ni absolues ni strictement biologiques, elles s'enracinent dans des constructions historiques, sociétales générant des différences cognitives modulables.

2.3 Regard et art:

Le regard nous a aidés à créer des liens, à nous attacher à cet autre qui a une âme, des émotions, des facultés humaines. Inévitablement, ce regard

cherchant un lien, un sens, deviendra un regard chargé de représentations modelant notre perception de l'autre et de nous-mêmes finalement. Mon regard façonnera l'image de l'autre selon ma vision personnelle (en le voyant comme il est, en le réduisant ou en l'amplifiant), c'est la raison pour laquelle tout va se jouer dans le domaine des représentations, de l'imaginaire personnel …

Si nous devons prendre l'exemple de la représentation photographique et plus particulièrement le photographe, en tant qu'artiste et témoin, nous dirons que ce dernier entretient une relation complexe avec le regard, à la fois celui qu'il porte sur le monde et celui qu'il suscite chez le spectateur. La photographie, dès ses débuts au XIXe siècle avec des pionniers comme Nicéphore Niépce et Daguerre, a posé la question du regard. Les premières prises de vue étaient lentes et figées, et imposaient au photographe une attention particulière à la composition, à la lumière et à la scène. Cette lenteur donnait à l'artiste le temps de méditer sur ce qu'il allait capturer, une sorte de dialogue entre lui et le sujet, où chaque détail était soigneusement mis en valeur. Au fil du temps, avec les progrès techniques, notamment l'invention du film puis du numérique, la photographie est des mouvements ou des expressions éphémères, tout en élargissant les horizons créatifs. Le photographe devient ainsi le médiateur par excellence, entre le monde et le spectateur et son regard qui (malheureusement ou heureusement !) orientera celui des autres

3.3Le monde réduit à un regard :

Exploration anthropologique du regard et de ce qu'il renvoie

Par son choix du cadre, de la perspective et de la lumière, il décide de ce que l'on voit et de ce que l'on ne voit pas, créant une réalité subjective qui peut être influencée par des choix artistiques ou des intentions politiques. Ce mouvement est particulièrement apparent dans le portrait, où le regard du modèle, capté par l'objectif, crée une interaction intime avec le spectateur. Les photographes comme Nadar cherchaient à révéler la vérité intérieure de leurs sujets par l'intensité de leurs prises de vues, tandis que d'autres explorent cette confrontation plus brutale, où le regard direct du sujet avec l'objectif devient une forme de questionnement. Dans la photographie de rue ou dans le reportage, le photographe se place souvent comme un témoin discret, cherchant à saisir le moment décisif, un instant où la réalité semble suspendue ; une approche reposant sur l'anticipation du regard qui capture ce qui semble éphémère mais qui, une fois figé, devient une vérité universelle. D'autre part, il existe des photographes dont Sébastian Salgado : « L'homme est un animal politique, donc on est toujours guidé par ce qu'on a dans la tête, le photographe n'échappe pas à la règle, la photographie n'est qu'un langage et la cause accompagne le travail plus qu'elle ne le précède. » C'est ainsi que ce photographe rendit son regard plus interventionniste en donnant aussi à ses photographies une dimension sociale et politique qui révèlent des réalités cachées

La photographie interroge donc le regard, en jeu :

-celui du photographe, celui du sujet et du spectateur aussi …

Le sujet peut fixer l'objectif, engageant une « communion » avec l'observateur, ou alors il se laisse aller par cette action, comme pour assurer une forme de spontanéité. Le photographe, par son acte, devient un « bâtisseur » du regard, décidant de ce que l'on doit voir, comment on le perçoit et pourquoi on l'observe. À travers ses images, il modifie notre perception du monde, le rendant plus proche ou plus lointain, plus intime ou plus étrange, plus pathétique ou plus impressionnant, plus humain ou plus bestial, plus fragile ou plus puissant …

Dans le contexte actuel, les moments tragiques, les violences de toutes sortes, les catastrophes naturelles et surtout celles provoquées par l'homme en disent long sur ce regard qui évolue et se diversifie surtout notamment ce qui concerne certains faits divers qui oscillent entre réalité « fiction ». Là, ce regard se chargera d'interprétations subjectives, voilant une réalité d'une cruauté insoutenable, d'une barbarie extrême notamment lorsqu'il s'agit d'évènements marquants comme celles des guerres à Gaza, au Soudan.

Les images les plus médiatisées circulant à l'échelle universelle, montrent par exemple, une Afrique au regard déshumanisé, au visage défait,

des femmes, des enfants aux corps squelettiques qui meurent de faim en Somalie, au Soudan ou dans les pays du Sahel où frappe constamment la sécheresse. Sans oublier d'autres enfants et d'autres femmes malades, dans des camps de réfugiés, au Congo, en Guinée, en Sierra Leone… La plupart du temps, la caméra capte un regard porté par des yeux grands ouverts, globuleux, des yeux d'où se retire la vie petit à petit et où la misère se lit sur les visages marqués par la souffrance physique et morale. Comme pour mieux montrer cette extrême désolation, on montre des corps nus, en guenilles mais on sait aussi que ces regards portés ainsi sur l'humanité visent la protection d'une tutelle internationale, qui à son tour va filmer l'état dans lequel se trouvent les corps « mourants » ou presque. D'autres images vont montrer des êtres humains réduits à l'état de bêtes, des êtres qui , à cause de la guerre ou d'une catastrophe d'une toute autre nature ont perdu leurs points de repère, le sens de leur équilibre même mais qui diront à quel point cet autre qui vient de loin (de l'Occident de préférence) a apporté avec cette tutelle humanitaire un regard de l'autre qui tend non seulement à susciter de la pitié (sentiment humain) mais aussi à vulgariser l'idée suivant laquelle la dignité humaine n'existe plus dans certaines régions de ce monde que l'on dit cosmopolite.

4. Conclusion:

Il apparait alors que le regard apparait bien plus qu'un simple mode de fonctionnement perceptif : il est un acte social très imprégné de significations, chargé de règles , de principes , de valeurs et de rapports de pouvoir. Sa portée dépassant le visible, il confère les champs de la reconnaissance, de l'exclusion et de l'identification identitaire. Il a toujours été au cœur de toutes les relations humaines, il concrétise les tensions entre visibilité et invisibilité, entre norme et marginalité. C'est pourquoi le regard, interrogeles cadres culturels et symboliques dans lesquels il s'inscrit, et les effets qu'il produit sur les individus et les groupes. Cette approche ouvre de vastes perspectives de recherche, surtout à travers l'apport des sciences sociales, de l'anthropologie visuelle, encore des théories postcoloniales, qui nous ont amenés à explorer les multiples formes de regard (dominant, subversif, résistant, réducteur …) dans divers contextes sociaux et historiques.

L'enjeu présentera alors le regard non seulement comme objet d'analyse, mais aussi comme outil critique pour déchiffrer les mécanismes

de pouvoir et les dynamiques de visibilité à l'œuvre dans nos sociétés contemporaines. Une recherche future pourrait se pencher sur la façon dont les nouvelles technologies, les différentes expressions culturelles ou les discours politiques mobilisent à des fins spécifiques le regard pour maintenir ou critiquer l'ordre social mis en place.

5. Bibliographie:

BERGER John, voir le voir, 2014, éditions, B42 (France).

BREY Iris, 2020, Le regard féminin, une révolution à l'écran, Editions l'olivier (France).

DESCARTES René, 1647, Les méditations métaphysiques, Paris (version PDF).

FOUCAULT Michel, Surveiller et punir, 1975, presses universitaires de Caen(France).

GOFFMAN Erving, La Mise en scène de la vie quotidienne, 1973, Les éditions de Minuit (France).

GUENANCIA Pierre, 2009, le regard de la pensée, PUF (France).

SAID Edouard, L'Orientalisme (1978) Le regard colonial et l'exotisation de l'Autre, points (France).

SARTRE Jean-Paul, 1976, L'être et le néant, Gallimard (France).

SIMON Gérard, 1989, Le regard, l'être et l'apparence dans l'optique de l'Antiquité, Seuil (France).

La revue française des Écrits en 1966. Jean Roussel en prépara la première traduction en anglais, parue dans la New Left Review n° 51 (septembre/octobre 1968) : 63-77).

Vielfaure Claude. Les Rites d'interaction, d'E. Goffman. In : Communication et langages, n°24, 1974. p. 123. , Goffman, E. (1973a) La mise en scène de la vie quotidienne. 1) La présentation de soi (trad. Fr. A. Accardo) ; (1973b) 2) Les relations en public, Paris, Minuit.

https://www.erudit.org/fr/revues/ltp/1985-v41-n3-ltp2123/400191ar.pdf L'allégorie de la caverne » : République en petit

https://www.lepoint.fr/